

RESSOURCES ET CONTRAINTES DE L'INTERVENTION EN SOCIOLOGIE

Dominique Desjeux¹

INTRODUCTION

L'expertise sociologique est-elle d'abord une question d'école ou de champs de recherche, comme le veut la tradition académique classique, ou bien renvoie-t-elle aussi à des pratiques, des stratégies, à des réseaux ou à un système d'action, comme une socio-histoire appliquée aux sciences humaines, aujourd'hui en émergence tente de le montrer ²? Les sociologues universitaires, les chercheurs et les professionnels hors de l'université forment-ils aujourd'hui une « profession » avec des normes et des régulations communes plus ou moins formalisées, ce qui ne semble pas encore le cas hors de l'université, même si tout concourt dans ce sens quand nous savons que plus de 50% des Phd américains en anthropologie, par exemple, travaillent hors de l'université et que la tendance est la même aujourd'hui pour les doctorants français ? Faut-il parler de sociologie appliquée, comme d'une « sociologie inférieure » comme autrefois le département de la « Seine inférieure » ou les « sociétés inférieures », ou d'application des sciences humaines qui montrerait l'importance du lien entre recherche et études, c'est-à-dire des enquêtes sous contrat à partir de demandes sociales, dans le développement des idées nouvelles en sciences humaines et sociales ? Quel est le rôle du consultant, celui d'un expert qui est extérieur au jeu de l'organisation et qui apporte un savoir et des préconisations, ou un expert engagé dans le jeu du changement au même titre que les autres acteurs de l'organisation, mais avec une expertise spécifique ?

Je ne chercherais pas à répondre complètement à toutes ces questions. De plus aucune des réponses n'est exclusive, même si je peux déjà affirmer mes préférences. J'essaierai, en mélangeant analyses et témoignages, de montrer les conditions sociales de la production d'une forme d'intervention sociologique, celle qui touche au domaine de la consommation (Cf. Philippe Cabin, D. Desjeux et *alii*, 1998). En effet, ma pratique professionnelle centrée sur les enquêtes de terrain à Argonautes et ce que j'observe en sciences humaines et sociales (macro-sociologie, micro-sociologie, anthropologie et ethnologie) à la fois par mon activité éditoriale et par les enquêtes que j'anime en sociologie des pratiques scientifiques, me font penché vers une réponse constructiviste : la production sociologiques est la résultante d'un jeu social, auquel elle est cependant irréductible. Ses représentations théoriques sont encadrées dans des pratiques, des contraintes de financement, des échelles d'observation et des logiques de réception liées aux contraintes d'action propre à

¹ Professeur d'anthropologie sociale et culturelle à la Sorbonne (Paris V), directeur adjoint du CERLIS/CNRS/Sorbonne, Directeur de la collection « Sciences Sociales et Société » aux PUF, directeur scientifique d'Argonautes

² Cf. les travaux de Laurent Mucchielli sur la création de la sociologie en France (1998) et ceux de Francis Farrugia pour la sociologie après 1945 (thèse nouveau régime soutenue en janvier 1999). Ce dernier montre comment la sociologie s'est construite entre 1945 et 1960 autour du débat d'une sociologie comme « vocation » autour de Georges Gurvitch, contre une sociologie comme « profession », autour de Jean Stoezel, professeur à la Sorbonne et créateur de l'IFOP France.

chaque acteur de la réception (journaliste, DRH, directeur de marketing, chef de produit ou responsable d'ONG). Epistémologie sans logistique n'est que ruine de l'intervention sociologique !

1. Mobilité et diversité, deux stratégies spécifiques de l'intervention en sciences humaines

L'intervention sociologique est plus fréquente que les sociologues ne le pense, bien qu'elle soit souvent invisible ou cachée. Elle recouvre cependant des pratiques et des stratégies assez diversifiées. Sans intervention au sens large, que ce soit sous forme de cours à des professionnels, de conférences, d'interviews, de consultations ou de contrats, il n'existe pas de vie professionnelle académique ou hors université.

Pour planter le décor des interventions en sciences humaines, je donnerai les principales conclusions d'une enquête menée sur les sociologues universitaires. Elle montre qu'il est possible de classer les sociologues non pas en fonction des écoles, de leur champs ou de l'usage dominant d'une méthode qualitative ou quantitative, mais en fonction de leur capital social³. Le capital social détermine en partie les possibilités d'intervention sociologique. Il donne accès aux ressources nécessaire à la pratique de la recherche et à la notoriété⁴.

Les sociologues peuvent en effet s'organiser qualitativement autour de deux axes, l'un vertical, entre ceux qui ont un faible réseau social et ceux qui ont un fort réseau social d'un côté, et sur un axe horizontal, entre ceux qui ont une faible fidélité à leur objet de recherche et ceux qui y sont fortement fidèles. Ils forment quatre groupes.

Les « nomades » sont ceux qui ont un faible capital de réseau social et une forte infidélité à leur objet de recherche. Ceux sont souvent de jeunes chercheurs qui travaillent sur contrat, mais pas uniquement. Comme pour les autres types, la typologie peut autant se lire comme une description statique de la profession, que comme une étape dans le cycle de vie professionnelle⁵.

³ Marc Blangy, Pascal Tateossian, Sophie Jarrafoux, (tuteurs), D. Desjeux (directeur scientifique), 1996, *La communauté des sociologues. Enquête sur les pratiques professionnelles des sociologues (enseignants chercheurs ou chercheurs)*, Paris, Magistère de Sciences Sociales appliquées aux relations interculturelles, Paris V-Sorbonne, multig. L'enquête a été réalisée par 16 étudiants du Magistère sur la base d'interviews semi-directifs auprès de 60 sociologues, entre Le 10 octobre 1995 et le 18 décembre 1995, et a fait l'objet de 5 DEA. Elle a été suivi de deux enquêtes, l'une sur les sociologues hors de l'université (1996) et l'autre sur la rencontre des pôles d'offre de sociologie et des pôles d'offre de financement privé ou public d'études ou de recherches en sociologie (1997).

⁴ Une enquête que nous avons menés sur les chercheurs en Afrique Francophone, toutes disciplines confondues confirme l'importance du capital social dans le développement des stratégies de « cueillette » et de « polyculture » pour gérer la pénurie (D. Desjeux, S. Alami, S. Taponier, 1998b)

⁵ Nous avons montré, avec Argonautes (D. Desjeux et alii, 1991, 1997) , le lien entre l'évolution de la carrière universitaire et les possibilités éditoriales. Pour faire vite, en début de carrière, le jeune édite à l'Harmattan ou dans une revue universitaire locale, en milieu de carrière, il fait un manuel, ou il publie aux PUF, aux Seuil ou chez Nathan, ou dans la *Revue Française de Sociologie*, en fin de carrière il peut revenir à l'Harmattan ou publier chez Interédition ou Grasset... Si c'est un « héritier sociologique », il « échappera » au premier échelon pour entrer directement au Seuil, par exemple, si son « patron » était déjà aux Seuil. S'il a fait normal sup, il pourra avoir accès directement à Gallimard ou à Flammarion. Tout ceci n'est pas mécanique, mais renvoie à des régularités qui peuvent bien sûr évoluer dans le temps.

Les « moines », qui ont un faible réseau social et une forte fidélité à leur thème de recherche. Ceux sont ceux qui depuis dix ans ou 20 ans explore le même thème de recherche. Ils sont des érudits dans leur domaine. Ils sont plutôt retirés du monde.

Les « experts », ont une forte fidélité à leur sujet mais aussi un fort réseau social. Ils sont « dans le monde ». Ils réussissent à monnayer leur expertise dans un domaine privilégié. Ils sont incontournables dans leur domaine. Une partie sont les héritiers des grands sociologues français créateurs de laboratoires de recherche dans les années soixante.

Les « investisseurs » ont une faible fidélité à leur thème de recherche, mais ils ont un fort réseau social. Ce sont des entrepreneurs, comme les « experts », mais ils sont plus généralistes. Comme les « experts », ils sont bien avancés dans la carrière. Ils ouvrent de nouveaux territoires liés à leurs activités sous contrat.

Il ressort de l'enquête que l'intervention sociologique est quasiment absente chez les « moines ». Elle existe toujours à plus ou moins forte dose pour les autres. L'intervention sociologique est donc une donnée de fait importante de la vie sociologique en France, même si ce phénomène est fortement occulté du fait de la relation commerciale qui lui est en partie associée de fait.

Pour ma part je me situerais dans les « investisseurs », avec un bon réseau social de clients privés et publics et de chercheurs académiques, une équipe de recherche efficace et productive⁶ et une faible fidélité par rapport à un thème de recherche, ce qui est le propre d'une sociologie « générale » ou « généraliste ».

Chaque année, depuis 1990, nous menons de nombreuses enquêtes de terrain. Le nombre de contrats varie entre 5 et 8 pour les enquêtes qui relèvent des études. Nous avons en moyenne une recherche de fond par an qui mobilise entre 3 et 7 chercheurs et qui nous permet de publier un livre scientifique tous les 18 mois ou tous les deux ans, plus un à trois articles.

Les sujets sont nationaux et internationaux. Ils vont depuis des enquêtes sur le déménagement en France (D. Desjeux et *alii*, 1998a) ou la diarrhée de l'enfant dans le tiers monde (Algérie, Chine, Egypte, Thaïlande, 1993) jusqu'aux usages d'internet (1999), les services de proximité (1997) et les objets du quotidien dans l'espace domestique en France, en passant par l'études des pratiques et des représentations de la mémoire en Chine (1998), les comportements alimentaires en France et à l'étranger (Afrique, Europe, Etats Unis, Chine) sans oublier la consultance ou des interventions pour Motorola (USA et France), l'UNESCO, La lyonnaise des Eaux, Nestlé ou Total, des évaluations du changement en organisation pour le ministère de l'Equipement et de la formation comme « visiting professor » à Tampa (USA), Guangzhou (Chine) et Odense (Danemark).

Toutes ces activités, universitaires, éditoriales, - aux PUF, à la revue Sciences Humaines, à l'Harmattan pendant 20 ans où j'ai créé le département universitaire de SHS -, de recherche ou d'intervention, concourent à la formation d'un capital social élargi et à la construction d'une

⁶ Argonautes est dirigé depuis 1990 par Sophie Taponier, avec la collaboration d'Isabelle Garabua-Moussaoui et d'Isabelle Ras et la collaboration ponctuel de nombreux jeunes chercheurs.

expertise très pointue en méthode d'enquête appliquée à des problèmes nouveaux mais peu spécialisé quant aux champs d'application. Cette pratique conduit Argonautes à être positionné sur le marché des sciences humaines comme un centre de recherche « marginal sécant » entre la recherche universitaire et les applications professionnelles. Le « coût » humain est de se sentir en porte à faux par rapport à la norme implicite du groupe professionnel d'appartenance. Le gain est d'avoir une marge de manœuvre suffisante pour lancer des projets.

Sur le fond théorique et les problématiques mobilisées, c'est le métissage qui domine contre la purification intellectuelle (D. Desjeux, 1997c). L'étude de la sorcellerie en Afrique (D. Desjeux, 1987). m'a appris à me repérer dans des domaines éloignés et dans lesquels je n'ai aucun point de repère, comme les SIG (Systèmes d'Information Géographique, 1994), les rétinites pigmentaires(1999) ou les systèmes de protection sociale en Europe (1998). L'agriculture m'a aidé à raisonner la consommation comme un « itinéraire technique » (D. Desjeux, en coll. avec Sophie Taponier, 1991b) et à concevoir la réception ou l'utilité des résultats en fonction de la place que chacun occupe dans un système d'action. L'ethnologie m'a amené à centrer mes observation de la consommation sur les pratiques, les usages suivant qu'ils sont prescrits, permis ou interdits (D. Desjeux, Isabelle Garabua-Moussaoui, 1997d). La sociologie des organisations m'a amené à comprendre la consommation comme un système d'action et la décision d'acheter comme un processus dans le temps (D. Desjeux et *alii*, 1997b). La diversité des demandes m'a finalement amené à construire une théorie des échelles d'observation en fonction de la variété des enquêtes (D. Desjeux, 1993a, 1996a, 1996d).

Mobilité et diversité sont bien deux mamelles de l'intervention sociologique, mais la « traite » demande de l'énergie et une bonne dose d'humour !

2 L'INTERVENTION EN MICRO-SOCIOLOGIE DE LA CONSOMMATION : LA METHODE DES ITINERAIRES

J'ai été amené à faire des interventions parce que je me suis retrouvé au chômage en rentrant d'Afrique en 1979, après 8 ans de coopération à Madagascar et au Congo. Cependant ayant été deux ans chercheur sous contrat au Centre de Sociologie des Organisations avec Michel Crozier, Erhard Friedberg et Jean-Pierre Worms, entre 1969 et 1971, j'étais préparé à me mettre à mon compte comme sociologue indépendant pendant deux ans, entre 1979 et 1981. Ensuite j'ai enseigné pendant 7 ans à l'Ecole Supérieure d'Agriculture d'Angers d'où j'ai été licencié au cours d'un conflit du travail pour avoir traité de « vieux c... » le directeur. Je me suis retrouvé au chômage, puis j'ai été nommé professeur à la Sorbonne. C'est pendant cette période que, tout en conservant une partie de mes activités de recherche et d'intervention dans le domaine des organisations, des innovations et de la décision, j'ai développé mes premières activités dans le domaine de la consommation des biens et services.

En pratique mes interventions consistent à faire des enquêtes de terrain à partir d'une demande qui porte sur une meilleure connaissance du comportement des consommateurs ou des usager dans

le but d'améliorer un service ou de mieux vendre un produit. Le principe de ces enquêtes est de reconstituer les pratiques domestiques des ménages par leur observation directe dans les logements, en allant discuter avec les personnes dans leur cuisine ou leur salon, en allant avec eux faire des courses ou en déjeunant avec eux. Ce sont des observations participantes aménagées (OPA) courtes, mais qui permettent de s'imprégner de la vie quotidienne. Elles peuvent être associées à des histoires de vie centrées sur les services ou le produit à analyser, comme l'électricité (D. Desjeux et alii, 1996b) ou les pratiques alimentaires (Isabelle Garabuau-Moussaoui et alii, 1996). Elles sont aussi associées à des interviews semi-directifs sur les lieux des pratiques, à des animations de groupe pour reconstituer l'imaginaire et à des photos des lieux, des objets et des pratiques.

Les photos respectent le plus possible l'anonymat des personnes en se focalisant sur les mains ou les objets en situations. Elles sont utilisées comme illustration de l'enquête et comme « photo stimulus » (« Photo elicitation » en anglais, cf. Patrizia Faccioli, Douglas Harper, 1996), c'est-à-dire qu'elles sont montrées aux personnes dont les objets ont été photographiés pour qu'elles expriment leurs impressions. C'est une bonne technique pour obtenir une information émotionnelle qui complète l'information plus stratégique, concernant les incertitudes ou les relations de pouvoir, et interactionnelle obtenue par entretien. C'est aussi une technique efficace pour faire parler les personnes sur les toilettes ou la salle de bain, deux pièces pour lesquelles l'observation participante, même aménagée, est difficile.

Tout ceci est pour dire que je n'ai aucun fétichisme de l'observation ou du terrain, même si j'ai plus confiance dans ces méthodes que dans d'autres. Il n'existe pas une bonne méthode. L'important est de croiser plusieurs techniques de recueil de l'information : individuelles et collectives, par observation et par déclaratif (ce que déclarent les personnes dans un interview), centrées sur les pratiques et sur les représentations (que je décompose en perception et opinion, d'un côté, et en imaginaire de l'autre), avec des méthodes qualitatives associées, si le budget le permet, à du quantitatif.

Le budget quantitatif représente un coût de « durcissement » des informations qualitatives non négligeable. Dans une enquête anthropologique sur la consommation le coût habillé d'une enquête « quali » varie de 100 à 300 000 F. HT. Celui d'une enquête « quanti » sur toute la France est de l'ordre de 500 000 F HT. C'est pourquoi en reprenant la critique de Bruno Péquignot contre le « priapisme épistémologique » je pense qu'il n'existe ni science dure ni science molle, mais un coût du durcissement ! Je pense même que les sciences expérimentales, souvent prises comme modèles, pourraient être présentées comme les « moins scientifiques » en sciences humaines, sauf à confondre statistique, taux de corrélation et science, ce qui est une option, parce qu'elles éliminent ce qui pose le plus de problème dans la réalité sociale, l'instabilité des rapports humains, les rapports de pouvoirs, la symbolique ou les causalités circulaires.

La méthode des itinéraires est une approche « systémique » et dynamique. La consommation est analysée comme un système d'action entre acteurs dont l'ensemble des interactions constitue le processus de décision conduisant à l'achat marchand ou à la circulation non marchande des biens et

produits. C'est un système d'action qui peut intégrer l'utilisateur, les guichets du service et la filière de circulation des produits comme nous l'avons montré sur la construction sociale de la méfiance pour la Mission de la Recherche de La Poste⁷

C'est aussi une approche dynamique en terme de cycle de vie. L'ethnologie nous permet de montrer que les occasions d'achat ou de circulation d'un objet peuvent être liées aux étapes du cycle de vie, comme la période de la jeunesse vue comme une accumulation de rites d'initiation et de passage (cf. D. Desjeux et alii, sur les bars de nuit), aux rythmes et aux fêtes qui ponctuent les moments clés de l'année, comme les anniversaires, les rentrées scolaires, Halloween, la fête des mères ou Noël. En ce sens c'est une approche structurale qui recherche plus ce qui déclenche les processus de décision, les occasions et les contraintes du quotidien, que les motivations individuelles ou les calculs rationnels coût bénéfiques hors contraintes. Elle recherche les structures qui organisent les stratégies des acteurs, les structures étant vues comme des règles implicites du jeu social, même si elle n'apparaissent ni immuables ni déterministes. C'est une approche micro-sociale d'observation du quotidien.

3. LES ECHELLES D'OBSERVATION : UN OUTIL STRATEGIQUE POUR LA SOCIOLOGIE EMPIRISTE

La diversité de nos enquêtes et des formes de coopération que nous avons été amené à développer avec des médecins, des ingénieurs agronomes, des informaticiens, des chimistes, des architectes ou des nutritionnistes, nous a amené à nous rendre compte que la nature de l'information changeait en fonction de l'échelle d'observation. Pour les comportements alimentaires par exemple, une approche macro-sociale, de type Pierre Bourdieu ou Norbert Elias, fait apparaître le lien entre l'appartenance sociale, générationnelle, de sexe ou ethnico-culturelle et les goûts personnels ou les systèmes d'approvisionnement. A une échelle micro-sociale, de type Michel Crozier, celle des interactions entre les membres de la famille et le réseau amical ou professionnel, les pratiques culinaires les choix alimentaires, les manières de table apparaissent comme la résultante d'un processus social. A l'échelle micro-individuelle, de type cognitive comme celle développée par Raymond Boudon, les comportements d'achat sont analysés comme des arbitrages individuels. A l'échelle neuro-biologique, celle de Changeux, ou de Jehan-François Desjeux⁸, - mon frère « même père, même mère », comme on dit au Congo -, l'acteur disparaît au profit des molécules et des logiques nutritionnelles au sens large.

⁷ La Mission de la recherche à La Poste est dirigée par Françoise Bruston avec la collaboration de Nicole Barrière. Nous avons réalisé pour elle une recherche de fond sur *La construction sociale de la méfiance* en 1997-98 (D. Desjeux et alii, 1998). Nous avons mené le même type de recherche « systémique » pour le GRETS à EDF, dirigé par Jean Vidal, sur la relation entre clients et agents et pour le Plan Construction, avec Michel Bonnet, sur la « domotique » (cf. Michel Bonnet, Yvonne Bernard (éds.), 1998)

⁸ Il est médecin et ancien Directeur de Recherche à l'INSERM. Il est professeur au CNAM et a remplacé le professeur Dupin sur la chair de nutrition : Panem et Circences !

L'intérêt des échelles d'observation est de permettre des formes de coopération scientifique ou professionnelle entre disciplines ou entre métiers, sans postuler qu'une des approches est plus globale ou plus précise ou plus profonde qu'une autre. Dans la réalité, tout est dans tout, mais l'observation et l'action découpent dans cette réalité des « morceaux » dont la pertinence varie en fonction du problème posé.

Ainsi les enquêtes que nous menons sur les comportements alimentaires ou sur la santé sont peu pertinentes pour comprendre les raisons biologiques de l'exception française par rapport aux maladies cardio-vasculaires et qui nécessitent des enquêtes portant sur plusieurs milliers de personnes. Par contre à une autre échelle micro-sociale, en observant une vingtaine de personnes, elle peut montrer l'importance des différences culturelles de pratiques culinaires ou de manières de table dans la compréhension des comportements alimentaires en Chine ou en France. Par contre cette approche sera peut pertinente pour un chef de produit qui veut développer une marque car la méthode est surtout centrée sur l'usage des produits, ou pour un chef de rayon qui veut augmenter son taux de rotation dans ses linéaires, ce qui demande plutôt des techniques de merchandising.

La question des échelles permet de poser autrement la question des écoles et des champs en sciences humaines, celle de la réception des idées et celle du rapport à l'action. En montrant qu'il n'y a pas d'approche globale, mais que ce sont les formes de la coopération entre acteurs qui permettent, sur un itinéraire de succession des problèmes à résoudre, de coopérer en fonction des questions qui se posent, elle permet de ne pas se prendre pour Dieu ou pour son nom moderne un gourou, mais ce n'est pas forcément un objectif pour tout le monde. Les problèmes ne se résolvent pas par une approche globale qui chercherait à intégrer toutes les données de la question dans un seul modèle, mais en améliorant les capacités d'interaction et de régulation entre deux groupes d'acteurs, ou plus, de la chaîne des problèmes à résoudre. Comme il existe des échelle d'observation, il existe des échelles d'action et même des échelles d'effet de l'action : une décision prise au niveau « centrale » parisien, est observable à une échelle micro-sociale, celle des interactions entre décideurs. La décision peut avoir, par contre, un effet macro-social sur l'ensemble de la France.

La question des échelles montre aussi que l'on est toujours le concret de l'un et l'abstrait de l'autre. Un sociologue est concret pour un service de recherche développement ou de prospective. Il est souvent perçu comme abstrait par le service études, qui est lui est perçu comme abstrait par la direction marketing, qui elle l'est par rapport au chef de produit, qui l'est à son tour par rapport au commercial ou au chef de rayon...chacun étant toujours plus proche du terrain que l'autre ! Or le terrain, la réalité, n'existe quand fonction du système d'action des acteurs. Ce qui paraît abstrait est le plus souvent ce qui est loin de son territoire d'action, ce qui nous est le moins familier.

Elle nous montre aussi que la précision n'existe pas en soi, mais qu'elle dépend de l'échelle d'observation. Le micro n'est pas plus précis que le macro. Elle dépend du problème posé, du temps disponible et...du budget alloué. Au cours de l'évaluation d'une opération de recherche climatique en Afrique, par Argonautes, une équipe de chercheurs s'est demandé comment

améliorer la précision du recueil de l'eau de pluie dans les pluviomètres, pour passer de 5% d'incertitude à 2%. Ceci demandant un passage de plus par semaine en Land Rover, celle-ci consommant 30 litres aux cents kilomètres et ce nouveau passage demandant plusieurs centaines de kilomètres en plus sur trois mois, le projet a été abandonné car il aurait sinon mangé le budget de fonctionnement annuelle de l'équipe. Une précision de 5% a été jugé suffisante. La précision est un arbitrage sous contrainte.

La question des échelles conduit à la fois à un relativisme méthodologique, celui du point de vue d'observation, à une plus grande rigueur et donc à une plus forte fiabilité des résultats puisque leur généralisation se limite à une échelle d'observation. Elle permet d'ouvrir la discussion scientifique puisque aucun point de vue ne peut-être dominant a priori, ni pure, ni absolu. Elle remet la science sur ses pieds, qui d'un moyen de domination ou de légitimation devient un outil de discussion.

CONCLUSION

Je ne pense pas être un modèle à suivre parce que toute cette pratique n'a pas été pensée a priori mais improvisée au jour le jour. Elle peut cependant donner des idées de développement de la pratique sociologique au-delà du seul modèle académique classique, qui est un modèle légitime, mais dont l'accès est aujourd'hui fortement limité du fait du faible nombre de places à l'université et au CNRS. Plus de la moitié des doctorants vont travailler à l'extérieur de l'université. C'est pourquoi il me paraît important de ne pas confondre la formation des étudiants en 3^{ème} cycle, DESS, DEA et Docteur, avec les débouchés universitaires, et surtout de ne pas être malthusien.

Les formations en 3^{ème} cycles ne forment pas de chômeurs. La plupart des jeunes chercheurs formés trouvent du travail hors de l'université. Plus il sera formé de 3^{ème} cycle de qualité qui sortiront de l'université, plus l'environnement de l'université, - entreprises, tiers-secteur et administrations -, pourra en accueillir de nouveaux. Le plus souvent les « chômeurs » sont ceux qui visent l'université ou la recherche sans chercher ailleurs. Ce sont les plus visibles pour un universitaire.

Le chômage des troisième cycle est donc plus un effet d'observation qu'un effet de réalité, au moins pour ceux des sociologues dont la formation est passée par un apprentissage de l'enquête de terrain fondé sur la capacité à décrire, à interpréter et à traduire par rapport à des non spécialistes.

L'intervention sociologique renvoie pour moi à une conception de la sociologie, généraliste, néo-réaliste, relativiste méthodologiquement, sous contrainte de réalité, - que ce soit par rapport aux conditions sociales de la production des faits scientifiques que par rapport à leur réception dans l'action -, mais aussi rigoureuse dans le recueil de l'information et dans son croisement, et enfin soucieuse de publications, de confrontations et d'un minimum de convivialité professionnelle.

J'insiste sur ce dernier point car nous avons un métier difficile : nous sommes sans cesse confrontés à des personnes à interviewer dont la diversité n'est pas toujours simple à gérer, à des clients parfois difficiles parce qu'il faut gérer leur angoisse...et la nôtre, et à des pairs, quand il faut

répondre à des appels d'offre publics. Ce sont souvent les plus compliqués à gérer parce qu'ils insistent sur les hypothèses a priori, alors que les méthodes qualitatives évoluent a posteriori avec l'enquêtes, sur des définitions rigides d'échantillonnage alors que le choix des personnes à interviewer peut aussi évoluer en fonction des découvertes, sur la redémonstration de la pertinence des méthodes qualitatives comme l'interview semi-directif ou l'observation comme si c'était nouveau, alors que ce sont des techniques qui ont plusieurs dizaine d'années d'existence. C'est pourquoi, de fait, les signes de la confiance étant compliqués à construire et à repérer parmi la multitude des offres de « produits » sociologique, l'amitié, la convivialité et le professionnalisme sont trois éléments clés de la vie professionnelle d'un sociologue.

ELEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES⁹

Bonnet Michel, Yvonne Bernard (éds.), 1998, *Les services de proximité*, Paris, PUF, 228p.

Desjeux Dominique, Anne Monjaret, Taponier Sophie, 1998a, *Quand les français déménagent. Circulation des objets domestiques et rituels de mobilité dans la vie quotidienne en France*, Paris, PUF, 266p.

Cabin Philippe, Dominique Desjeux, Didier Nourisson, Robert Rochefort, 1998, « Comprendre le consommateur », Auxerre, *Sciences Humaines*, 76p.

Desjeux Dominique, 1996a, "Tiens bon le concept, j'enlève l'échelle... d'observation", *UTINAM* n° 20, Paris, L'Harmattan, pp 15-44

Faccioli Patrizia, Douglas Harper, 1996, « Special Issue : ISVA 96 : The Conference at Bologna », in *Visual Sociology*, volume 11 n°2, Pittsburgh

Farrugia Francis, 1998, « La seconde institution de la sociologie française : 1945-1960. De la sociologie comme 'vocation' à la sociologie comme 'profession' », *La Lettre de l'ASES* n°25, pp.6-11

Mucchielli Laurent, 1998, *La découverte du social. Naissance de la sociologie en France*, Paris, La Découverte, 571 p.

⁹ Pour les lecteurs qui souhaitent avoir les références complètes des articles et livres cités pour Argonautes et D. Desjeux sur le lien entre recherche et applications, contacter : desjeux.argonautes@francenet.fr, tel : 01 42 23 56 25